

A portrait of Geneviève Rioux, a woman with long dark hair and large hoop earrings, looking directly at the camera. She is wearing a grey sweater over a white shirt. The background is a warm, textured wall with a pattern of ferns or leaves in shades of gold and brown. A lamp is visible in the background to the right, casting a warm glow.

LeVerbe

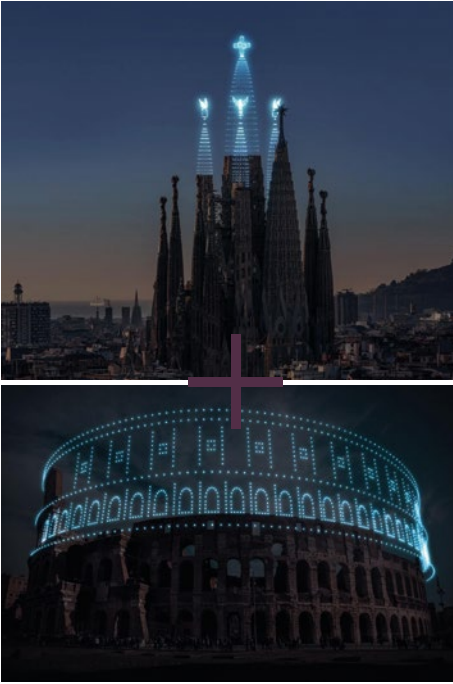
Geneviève Rioux écrivaine et survivante

REPORTAGE

Les Haltes Saint-Joseph
Des oasis contre l'isolement

PORTRAIT

Paul Foisy
Un miraculé auprès
des familles ukrainiennes



Architectes de lumière

Les drones sont souvent comparés à des lucioles cybernétiques, mais ils peuvent aussi agir à titre de briques volantes ! C'est l'idée de Lonneke Gordijn et Ralph Nauta, deux artistes néerlandais qui utilisent des centaines de drones pour compléter avec la lumière des monuments célèbres comme s'ils étaient déjà achevés ou restaurés. Le Colisée de Rome et la Sagrada Família de Barcelone font partie des plus récentes œuvres illuminées grandeur nature par leur entreprise, le studio Drift.

À contempler de nuit sous le firmament.

+ facebook.com/studiodrft/

L'homme le plus mystérieux du monde

Après 15 ans d'analyse, une équipe de chercheurs a présenté pour la première fois, en la cathédrale de Salamanque en Espagne, une représentation tridimensionnelle du corps apparaissant sur le suaire de Turin.

Baptisée *The Mystery Man*, l'exposition qui fera le tour du monde révèle de manière hyperréaliste la dépouille de celui que de nombreux experts estiment être Jésus de Nazareth torturé, crucifié et mis au tombeau il y a près de 2000 ans.

La sculpture en silicone et en latex montre un homme mesurant 1,78 mètre, pesant 75 kilos et présentant 250 blessures visibles, dont des marques de clous aux mains et aux pieds, d'épines à la tête, de fouet sur l'ensemble du corps, ainsi qu'un coup de lance au flanc droit. Une œuvre bouleversante qui permet de méditer sur le mystère de la souffrance humaine.

+ themysteryman.com



Rapper contre la porno

Dans la vidéo provocante de sa chanson *Porno*, le rappeur français Gab montre comment la pornographie altère notre vision de la sexualité. «La pornographie m'a fait beaucoup de mal depuis mon adolescence, a-t-il déclaré sur les réseaux sociaux. Certains disent que c'est une forme de libération de la sexualité, qu'on peut y trouver du bien-être. Je ne crois pas en ça, je vois les conséquences sur mes amis, le regard sur la femme, la vision qu'on a de notre corps, la pression que ressentent certains hommes et femmes sur leur "performance" sexuelle, etc.»

Le jeune chanteur lyonnais, qui vient de sortir son deuxième album intitulé *Exil*, abordant les failles et le désert de l'homme actuel, espère contribuer à la lutte contre ce fléau numérique : «Notre intimité est précieuse. Je veux combattre pour protéger les enfants de ces images. Je veux combattre pour protéger les hommes et les femmes de toute forme d'exploitation.

+ gab-officiel.fr

NOUS ROULONS SUR DU TEMPS EMPRUNTÉ

Antoine Malenfant

antoine.malenfant@le-verbe.com

Le long des routes hivernales, dans le blanc des fossés, réapparaissent des petites croix de bois autrement camouflées dans les herbages le reste de l'année. Monuments érigés par des mères endeuillées ou des blondes affligées, ils portent parfois une photo, des fleurs, un nom. Souvent celui d'un jeune homme: Marc, Kevin, Jean-François.

Était-ce un verre de trop, une plaque de glace noire ou une incontrôlable endormitoire?

Chemins de croix de chemin, stations sans pèlerins. Elles font mémoire des disparus autant qu'elles interpellent les vivants: soyez vigilants, les routes que nous empruntons ne nous mènent pas toujours là où elles l'avaient promis.

*

Sur l'autoroute 20, en direction de Québec, éclate soudainement une tempête. Des voitures en chapelet actionnent leurs feux de détresse et réduisent leur vitesse. Quelques minutes plus tôt, ma copilote sur les chemins de la vie et de l'amour – pour le dire d'une manière aussi quétaine que possible – propose d'écouter un balado. On se connecte à *Répliques* du philosophe Alain Finkielkraut, qui reçoit cette semaine-là le comédien Fabrice Luchini.

Luchini taquine l'animateur: «Et la conversion, Alain?»

«Non, lui répond tout de go le penseur agnostique d'origine juive, il n'est pas question que je me convertisse. Mais il est vrai que je suis fasciné par la proposition chrétienne. Le christianisme nous montre la mort. Il ne nous dissimule rien de la mort. Je trouve que c'est

le génie du christianisme, et ça, je n'ai pas peur de le dire, parce qu'aucune autre religion n'est allée jusque-là: jusqu'à faire mourir son messie, jusqu'à faire mourir Dieu même. Voilà ce que j'aime.»

*

Voilà ce que j'aime, moi aussi.

J'aime quand on n'escamote pas les étapes. Les athées et les agnostiques ne peuvent, pas plus qu'un chrétien, occulter les questions fondamentales de la souffrance et de la mort. Un chrétien sérieux ne fait pas l'économie de la croix, au risque de devenir mièvre, insignifiant, ou les deux. C'est souvent même en ce lieu précis, au croisement des axes, à mi-chemin entre ciel et terre, que nous pouvons rencontrer Dieu.

En ce début d'année, que ferons-nous du temps qui nous est encore prêté? Au *Verbe*, nous nous affairerons à notre unique tâche: raconter des histoires de mort et de résurrection, desquelles émerge, contre toutes attentes raisonnables, l'espérance. Une femme échappe à une mort violente et puise dans cet événement une force créatrice insoupçonnée (page 6); un homme retraité obtient un sursis inespéré dans sa lutte contre le cancer et consacre le temps qui lui reste à soutenir des familles réfugiées (page 16).

Puis, dans un local sans prétention de Granby, des bénévoles accueillent inconditionnellement des femmes et des hommes qui portent au quotidien la croix de la solitude (page 12). Sur le mur, au fond de la pièce, «un crucifix, dirait Jean Leloup, où se meurt un Jésus Christ». ■



Rédacteur en chef pour Le Verbe médias et animateur de l'émission *On n'est pas du monde*, **Antoine Malenfant** est diplômé en sociologie et en langues modernes. Il carbure aux rencontres fortuites, aux affrontements idéologiques et aux récits bien ficelés.

VINGT FOIS SUR LE MÉTIER

Valérie Laflamme-Caron

valerie.laflamme-caron@le-verbe.com

Pour des dizaines de milliers de finissants au Québec, la rentrée de janvier annonce l'échéance fatidique du 1^{er} mars. Ils ont jusqu'à cette date pour s'inscrire dans un nouveau programme d'études, au cégep ou à l'université. L'agenda des conseillers d'orientation va se remplir. Ils rencontreront des jeunes tourmentés par des choix qu'ils pressentent déterminants pour leur avenir.

À cet âge, je nourrissais moi-même de grandes ambitions. Quand on me demandait ce que je souhaitais faire plus tard, je répondais sans gêne : « Journaliste internationale, première ministre du Québec ou représentante du Canada à l'ONU. » Aujourd'hui, mon activité est plus modeste que ce que j'avais prévu. Quand je m'approche du Salon bleu, c'est pour accompagner des élèves qui participent à une simulation parlementaire. Je me demande parfois ce que la Valérie de dix-sept ans en penserait.



Valérie Laflamme-Caron est formée en anthropologie et en théologie. Elle anime présentement la pastorale dans une école secondaire de la région de Québec. Elle aime traiter des enjeux qui traversent le Québec contemporain avec un langage qui mobilise l'apport des sciences sociales à sa posture croyante.

DÉMISSIONNER ?

On entend que la génération montante, la génération Z, n'aspire plus à « faire carrière ». Sur les réseaux, plusieurs influenceurs rejettent féroce­ment le rêve américain. Le trio métro-boulot-dodo est pour eux une source d'aliénation.

L'automne dernier, le phénomène d'abandon silencieux a attiré l'attention des médias. Cela consiste à se désengager du travail en se contentant de faire le strict minimum. Il s'agirait d'un moyen de résister à des organisations qui exploitent sans scrupule leurs employés.

Les mauvaises langues diront des jeunes qu'ils ne veulent simplement plus travailler. Avoir un emploi aussi payant qu'épanouissant est un idéal difficile à atteindre. Je vois

à travers les revendications des vingen­naires le désir d'entretenir une relation saine avec le travail.

DU CŒUR À L'OUVRAGE

Avant d'être un levier de développement personnel, le travail est une activité nécessaire pour répondre aux besoins des personnes et des familles : se loger, se nourrir, se vêtir. Il y a forcément quelque chose de pénible à se lever, tous les matins, pour aller au boulot.

Pour certains, le travail peut être une véritable source de souffrance. Je me souviens du mépris avec lequel on me regardait quand j'étais employée comme aide domestique. On a beau dire qu'il n'existe pas de sot métier, l'occupation professionnelle influence encore la valeur que l'on accorde à autrui.

La Valérie d'aujourd'hui est heureuse d'avoir abouti dans les corridors d'une école secondaire. Quand, adolescente, je pensais à mes projets d'avenir, c'est un statut social que je poursuivais. Je voulais être vue et reconnue.

Je demeure consciente qu'animatrice de pastorale, ce n'est pas un métier d'avenir. Je tâche de ne pas m'en inquiéter.

Pour saint Jean-Paul II, lorsque nous travaillons dans un esprit de service, nous contribuons à l'action créatrice de Dieu et à la transformation du monde. Le défi est de trouver un domaine dans lequel faire profiter ses talents. En prenant soin de tous ceux qui, eux aussi, cherchent leur place au soleil.

Je me dis qu'à la fin, il importera peu que j'aie été (ou pas) politicienne, aide domestique ou éducatrice. C'est sur l'amour avec lequel j'aurai vécu mes relations, professionnelles incluses, que je serai jugée. ■



CARLO ACUTIS, 1991-2006

Le 12 octobre 2006, à Monza en Italie, un adolescent décède à l'hôpital des suites d'un cancer fulgurant, quelques jours après son admission. À ses funérailles, une foule hétéroclite se déplace pour lui rendre un dernier hommage. Les bancs se remplissent les uns après les autres.

Peu à peu, au grand étonnement de ses parents, des personnes prennent place sur le parvis, puis sur la place devant l'église. Tous viennent pour lui dire au revoir. Seize ans plus tard, Carlo Acutis est un jeune béatifié, sur le point de devenir le saint patron d'Internet.

Carlo Acutis est né en 1991 au Royaume-Uni. Ses parents, italiens, ne sont pas pratiquants. Ils suivent tout de même la tradition familiale et le font baptiser dans une paroisse de Londres. Il est le premier enfant de ce couple fortuné. Quelques mois après le baptême, le couple retourne en Italie.

Durant les premières années de sa vie, sa nounou, polonaise, lui parle sans cesse de Jésus. Elle l'initie à la prière. Ses parents ne s'en offusquent pas. À quatre ans, Carlo confie à son père et à sa mère avoir vu en songe son grand-père, mort quelque temps auparavant. Il lui demandait de prier pour lui afin qu'il puisse quitter le purgatoire.

Passionné par les nouveaux médias, Carlo était habité par un grand amour pour l'eucharistie. Il a un jour l'idée de concevoir une exposition sur les miracles eucharistiques pour donner suite à ses recherches. Sa mort précipitée est cependant survenue avant que son œuvre ne soit inaugurée. ■



Pour poursuivre la réflexion, **Le Verbe** a publié sur son site Web un portrait de Carlo Acutis, avec la participation de Jean-Luc Moens, son biographe.

A portrait of Geneviève Rioux, a young woman with long dark hair, smiling and wearing a grey sweater over a white shirt. She is sitting in front of a background with a yellow and green fern pattern. The text is overlaid on the image.

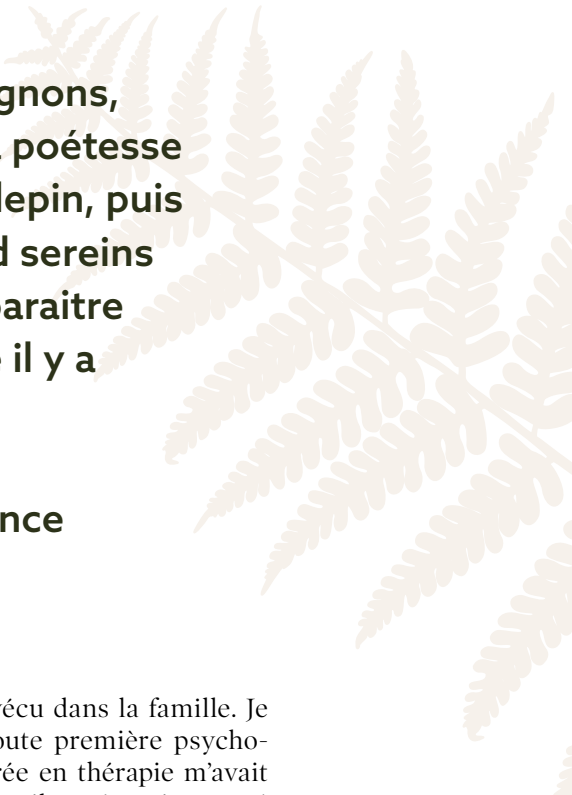
ENTREVUE

Geneviève Rioux

BATTRE LA MORT

avec une plume

Antoine Malenfant
antoine.malenfant@le-verbe.com
Photos de Marion Desjardins



Sur les tapisseries du café où nous nous rejoignons, des fougères, vivaces et résilientes comme la poétesse devant moi, feutrent le décor. Je sors mon calepin, puis démarre l'enregistrement. La voix et le regard sereins de Geneviève Rioux ne laissent en rien transparaître l'agression d'une rare violence qu'elle a vécue il y a quelques années. Ils concordent toutefois parfaitement avec l'histoire d'une femme qui a transformé une nuit d'horreur en puissance créatrice.

Dans ton recueil de poèmes, tu fais référence à un évènement survenu alors que tu étais enfant et qui t'a préparée à ce qui allait suivre dans ta vie. Qu'est-ce qui s'est passé ?

Quand j'avais sept ans, dans la nuit, un individu s'est introduit dans notre maison familiale. Ma sœur et moi dormions au sous-sol, ma mère dormait à l'étage et mon père était absent pour le travail. L'agresseur lui donnait des ordres, ma mère s'est débattue, elle a réussi à sortir de la chambre puis finalement elle a crié, ce qui a fait fuir l'agresseur. Ma mère n'a jamais vu son agresseur, il n'a jamais été traduit en justice.

Jeune adulte, j'ai commencé à consulter. En thérapie, je travaillais beaucoup sur le sentiment

d'insécurité qui était vécu dans la famille. Je me souviens que la toute première psychologue que j'ai rencontrée en thérapie m'avait dit : « Tu sais, Geneviève, il ne s'est rien passé depuis 15 ans. C'est un peu excessif d'avoir peur 365 jours par année depuis tout ce temps-là. » Les chances que ça arrive sont minces.

Pourtant, dans la nuit du 7 avril 2018, c'est arrivé de nouveau.

Je rentrais du travail, j'étais bien fatiguée parce que j'avais eu une grosse soirée la veille. Je me suis couchée directement, je me suis endormie comme une bûche.

Je me suis réveillée parce que j'ai entendu mon plancher grincer et j'ai vu un individu foncer

sur moi. Il était cagoulé, habillé en noir. J'étais assez déboussolée du fait que je venais de me réveiller. Il s'est tout de suite mis à me donner des ordres. J'ai essayé de savoir qui c'était, sa voix me disait quelque chose. Il a rapidement compris que je ne collaborerais pas, donc il s'est mis à me frapper au visage avec une lame. Rapidement, j'avais beaucoup de sang au visage, ma vision était troublée, je ne voyais plus rien.

Un combat s'en est suivi. J'ai réussi à le pousser, à me lever. Il m'a rattrapée, il m'a lacérée encore. Je l'ai supplié de me laisser partir. On s'est battus. J'ai réussi à m'accrocher au cadre de porte, puis à me projeter dans les escaliers, et j'ai déboulé les marches. Rendue en bas, il m'a étranglée et j'ai perdu connaissance. Alors qu'il pensait que j'étais morte, il s'est poussé.

« Je sais que le mal existe. Mais il y a de la beauté à plein d'endroits, et cette beauté, elle gagne. »

À mon réveil, quelques instants plus tard, j'étais sûre que je venais de faire un cauchemar. J'ai réussi à remonter les escaliers à quatre pattes. Je me suis dit : « Si je ne fais rien, je vais me vider, personne ne viendra m'aider, je vais mourir. » Je ne voyais plus rien parce que j'avais perdu trop de sang. J'ai réussi à traverser mon appart' à tâtons, à pogner mon cell sur ma table de chevet ; je me suis écroulée au sol et j'ai appelé le 911. La police est arrivée tellement vite que je pensais qu'il revenait. J'étais encore au téléphone avec le 911. J'ai dit : « Il est revenu, j'ai entendu une porte. » Finalement, après quelques secondes, on a crié : « Police » et j'ai dit que j'étais en haut.

Les ambulanciers sont arrivés au bon moment pour arrêter la perte de sang. J'ai perdu beaucoup de sang. Du fait que j'étais nue, il y en avait partout. Il n'y avait aucune partie de mon corps qui n'était pas couverte de sang, c'était une scène d'horreur.

Arrivée à l'hôpital, je pouais la mort, j'étais vraiment une morte vivante.

C'était tellement miraculeux d'être encore en vie que, à l'hôpital, j'étais dans ma force de vie, dans une espèce d'humour particulier qui déstabilisait tout le monde autour de moi. C'était un mélange de drogues et d'adrénaline. C'est un peu comme l'armistice, quand on finit une guerre. On fête même si on a tué du monde, même si on vient de vivre les pires traumatismes de notre vie. On a survécu. Je me suis dit : « Il faut que je fasse de quoi avec ma vie, je ne peux pas rien faire. »

D'ailleurs, tu en as fait un puissant recueil de poésie intitulé *Survivaces*. Comment les gens autour de toi ont-ils accueilli ton récit ?

Les jeunes hommes sont bien intimidés par ce récit. Je ne pense pas que tous les hommes sont des agresseurs potentiels. C'est un peu le message de société qui est livré en ce moment. J'espère qu'on va déboucher sur un message plus positif sur la canalisation de l'agressivité, parce que l'agressivité, ce n'est pas mauvais en soi, ça en prend. Ça en prenait pour me défendre. Ça en prend aussi pour créer, pour avoir une relation sexuelle c'est une énergie, l'agressivité, ce n'est pas négatif en soi. C'est la violence qui est négative. J'espère qu'on va être capable de parler d'agressivité sans avoir l'étiquette de la violence, pour que les jeunes hommes puissent se sentir à l'aise avec leur testostérone.

Ce que je trouve un peu dommage aussi, c'est que certaines femmes [qui ont déjà été agressées] vont se sentir un peu écrasées : « Toi, tu as combattu et pas moi ; je ne sais pas comment tu as fait pour traverser ça. » C'est dommage parce que c'est le travail de toute une vie.



On n'est pas moins bon, moins courageux, c'est un instinct de survie comme un autre. C'est la menace qui n'est pas normale, pas la réaction de la victime.

Tu étudies maintenant au doctorat en psychologie. Comment vois-tu le rôle de la liberté humaine, de l'âme (psychè en grec)?

Pour bien des gens, la question qui se pose c'est: «En quoi peux-tu avoir foi après un tel événement?» Il y a quelque chose de l'ordre de la foi en l'humanité. Pour moi, ça passait vraiment par mon réseau immédiat. Combien d'hommes et de femmes m'ont tendu la main après ça! Je ne peux pas faire un entonnoir et réduire ça au mal que j'ai vécu.

Juste pour revenir sur la question du mal, je ne peux pas être naïve, je sais que le mal existe. Mais il y a de la beauté à plein d'endroits, et cette beauté, elle gagne. Je décide qu'elle gagne parce que je ne pense pas que le monde, en soi, est complètement bon ou complètement mauvais. Il y a des pulsions de vie et des pulsions de mort, mais l'être humain a besoin de sens aussi, c'est vital et ça en fait partie.

Dans le christianisme, les cicatrices du Christ sont le signe d'une violence atroce envers un innocent, d'une violence gratuite. Mais les évangiles rapportent que, lorsque Jésus ressuscite, les marques sont encore là dans ses mains, ses pieds, son côté. Quel est ton rapport à tes cicatrices?

C'est arrivé en 2018, mais je ne travaille pas ça depuis 2018, je travaille ça depuis l'âge de sept ans, le rapport à l'agression. Selon moi, il n'y a pas de mauvaise réaction: c'est tout à fait normal, face à un ours, de figer, c'est même souhaitable de faire le mort. Il y a un instinct de protection, de se détacher de son corps.

Dans mes mots, je dirais plutôt: «*Thug life!*» Comme des traces d'une vie à la dure, mais je les assume. Au début, c'était très laid. À l'hôpital, quand je me suis vue dans le miroir après trois jours, je ne me suis pas reconnue. Toutefois, elles ont bien guéri et j'ai eu un bon plasticien. La dernière fois, il m'a dit:

« Ah! je pensais que tu avais des plis d'oreiller dans le visage. »

En même temps, il y avait une fierté qui ressort de cela, d'avoir gagné contre la mort. Je ne m'identifie vraiment pas à Jésus Christ, mais je me suis sentie un peu en résurrection. Une espèce de sentiment de victoire, d'armistice.

« Devant l'adversité, il n'y a pas grand-chose qu'on puisse surmonter seul. »

Qu'est-ce que ça te fait de raconter ton histoire?

Ça ne me met pas dans un espace traumatique quand j'en parle, je suis bien à l'aise. Au contraire, je ne veux pas qu'il y ait de tabou; c'est une des choses les plus importantes.

Dans ma démarche, c'est surtout important de parler de ma réparation, qui ne passe pas par le système de justice; ne pas mettre l'accent là-dessus, ça démontre bien qu'il y a quelque chose à faire avec une expérience comme ça, même si le système est défaillant.

Ce qui m'aide à donner du sens, c'est que ce n'est pas tant le résultat qui compte, plutôt que le processus que je traverse. Être accompagnée par mes proches, c'est ce qui est important depuis le début. C'est propre à différentes démarches, mais, devant toute adversité, il n'y a pas grand-chose qu'on puisse surmonter seul. L'humanité que j'ai sentie autour de moi est réparatrice.

Après les événements, j'ai été hébergée par Mario et Mylène, qui sont l'oncle et la tante de mon

ex-copain. J'étais censée vivre là pendant cinq jours. Finalement, j'ai habité là cinq mois. Je les côtoie encore régulièrement chaque semaine. Ils n'ont jamais eu d'enfants. Pour eux, je suis leur « enfant de cœur » aussi. Il y a de quoi de puissant dans ça.

Est-ce que tu penses au pardon?

J'ai aucune idée où je peux être par rapport à ça, je ne sais pas. C'est bizarre parce que, d'un côté, je ne suis vraiment pas quelqu'un qui vit dans le ressentiment. Pour moi, la vengeance, ça ne m'effleure vraiment pas l'esprit. D'un autre côté, comment je peux pardonner à quelqu'un qui n'a pas reconnu la faute? Ce n'est pas que je ne veux pas. En psychologie, on appelle ça des *unfinished businesses*, qu'on n'arrive pas à boucler.

Aussi, à deux reprises récemment, j'ai fait une lecture de mon recueil dans des églises. Cet été à la Grande nuit de la poésie de Saint-Venant, et cet automne lors d'un hommage à Gilles Vigneault, j'ai lu des passages de *Survivaces*. Il y a dans une église quelque chose de sacré qui donnait une ambiance vraiment intéressante.

J'ai été baptisée; dans ma vie, il y a comme quelque chose d'un passage. À Saint-Venant, c'était la première fois que je « performais » le recueil; l'église était pleine, il y avait quelque chose de puissant dans ça. Dans cette performance, à cet endroit spécial, je voyais des évocations fortes en lien avec la réparation, le pardon. ■



Geneviève Rioux, *Survivaces*,
Mémoire d'encrier,
Montréal, 2022, 92 pages.

Il y a ceux qui sont abonnés au Verbe...

Ils sont heureux de recevoir par la poste 8 magazines par année dont 2 numéros spéciaux exclusifs de 116 pages.



et ceux qui ne le sont pas.

Ils envient les premiers jusqu'à tant qu'ils décident de s'abonner gratuitement eux aussi.

ABONNEZ-VOUS
MAINTENANT, GRATUITEMENT

le-verbe.com/abonnement
418 908-3438

REPORTAGE

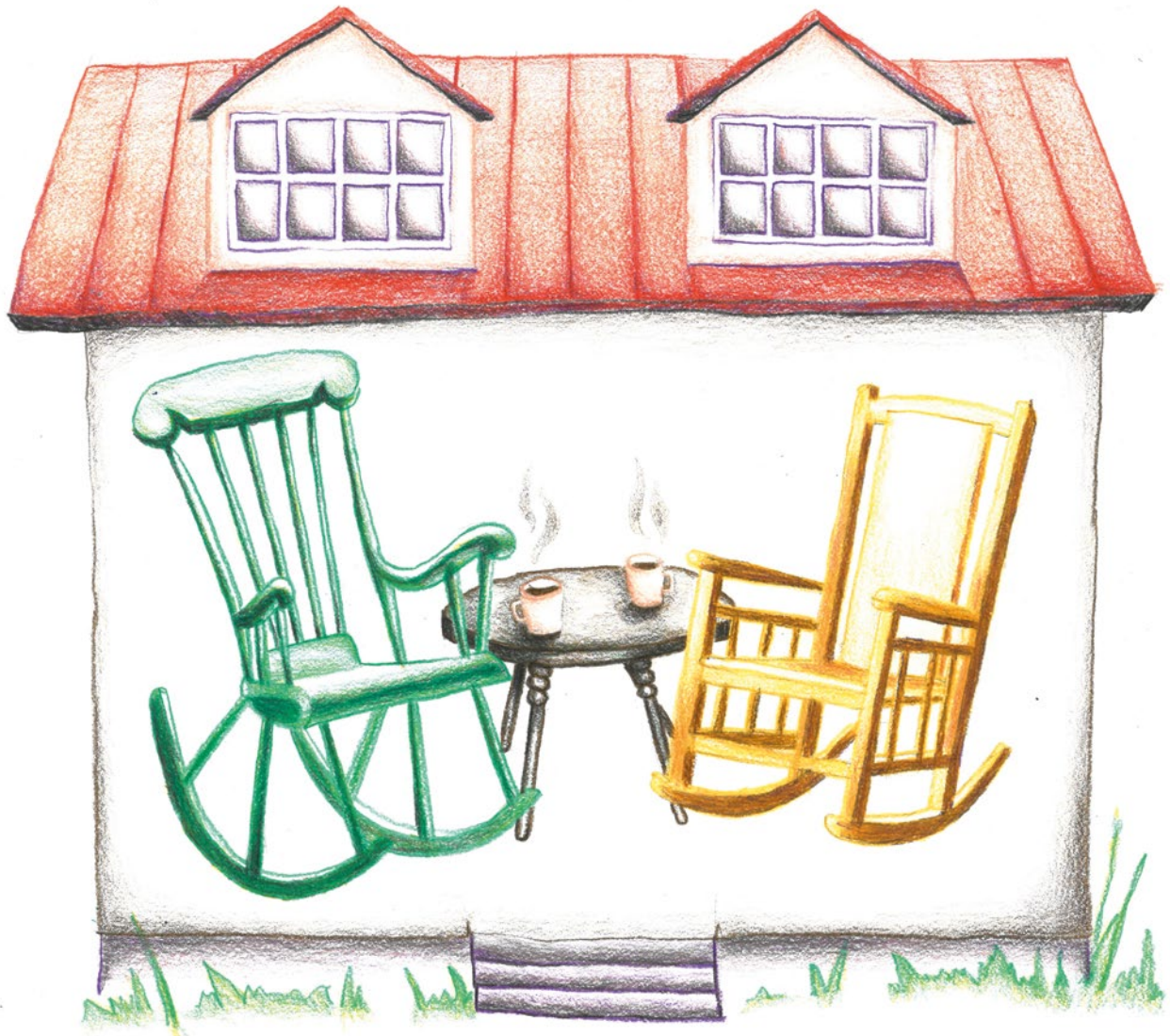
LA CHAUMIÈRE du bon Dieu

Les Haltes Saint-Joseph, des oasis contre l'isolement

Laurent Fontaine

laurent.fontaine@le-verbe.com

Illustrations de Marie-Pier LaRose



En avant, en arrière... Depuis 10 minutes, nous nous balançons sur nos chaises berçantes, autour d'une table de salon. Lionel nous raconte comment il a manqué sa gelée de pommes. André, habillé d'un chandail bleu-blanc-rouge écarlate, détaille en vrai *fan* des Expos comment reconnaître un faux chapeau d'un authentique (le sien, bien sûr). Pierre détend l'atmosphère par quelques plaisanteries bon enfant. Gilles passe de l'un à l'autre: «Un autre jus? Un café? Ah oui! Toi, c'est un lait, deux sucres, c'est ça?»

Nous sommes à la Halte Saint-Joseph de Granby, celle d'où tout est parti. Un jour de novembre 2012, l'abbé Serge Pelletier et Claudette Nadeau ont signé le bail de la première Halte. «La plus ancienne église de Granby venait d'être cédée à la ville, dit le prêtre du diocèse de Saint-Hyacinthe. J'ai proposé aux marguilliers: on vient de fermer un chapitre; on en ouvre un nouveau?»

Le curé rêvait d'une autre manière de faire Église. «Un mot trottait dans ma prière, raconte-t-il: un *local*... Pour se faire proche des gens, au ras de la rue.» Mais bâtir un projet tout seul, ce n'est jamais gagnant. Alors, Serge a attendu. Claudette est arrivée. Au bord de la retraite, l'ex-enseignante avait soif d'un engagement missionnaire, quelque chose qui donne du sens à son baptême. Serge Pelletier lui a demandé de mettre par écrit ce qu'elle avait au cœur. «C'était mot pour mot ce qui m'habitait, raconte-t-il. On s'est dit: on y va...»

Dix ans plus tard, les Haltes Saint-Joseph se sont multipliées. De bouche à oreille, l'idée a fait son chemin. Après Granby, le feu a pris à Trois-Rivières, à Longueuil, à Drummondville... Il y en a maintenant une dizaine ouvertes dans sept diocèses du Québec, et même deux à Kinshasa, en République démocratique du Congo. Partout, c'est la même idée: offrir un lieu simple mais chaleureux, avec un coin salon,

des tables pour jouer ou parler, un petit coin de prière, pour que des bénévoles-missionnaires puissent accueillir les visiteurs, ces «pauvres de bonheur» qui pousseront la porte, quel que soit leur besoin.

DEUX SOURDS QUI S'ENTENDENT

Depuis ma chaise berçante, je regarde une dame assise face à moi, toute coquette avec son petit foulard et ses cheveux argentés. Silencieuse, elle sourit au fil des échanges. Soudain, je comprends: elle n'entend pas. Je lui fais signe: les oreilles? Elle fait oui de la tête. «Moi aussi, dis-je, de naissance...» Je rapproche ma chaise et nous entamons la conversation. Deux sourds qui s'entendent enfin.

Elle s'appelle Genèse. La ferme de sa famille a brûlé quand elle était enfant. Le malheur a poussé la famille en ville. Je la suis, sans questions, dans les méandres de ses souvenirs. Elle passe sous silence 50 ans d'une vie. La voici arrière-grand-maman, mais elle ne voit jamais sa descendance. La pandémie, fait-elle sentir, c'est comme deux ans d'un long désert. Solitude à mourir. Et voilà qu'on lui a parlé de la Halte. Même si elle n'entend pas bien, elle y voit du monde. De la vie, de la joie, de nouveaux amis: elle retrouve de la bienveillance, comme en famille. Elle rayonne.

«Toute mon expérience de prêtre me dit que les gens ont besoin d'être écoutés, dit Serge Pelletier, d'être *reçus*, chacun à son rythme. On peut le faire au presbytère, mais ça prend du courage pour pousser la porte. C'est plus facile dans un lieu neutre: on enlève des barrières...» Les Haltes ne cachent pas leur ancrage: structurellement, elles sont toutes rattachées à une paroisse, elles sont œuvre d'Église. Il n'y a pas d'ambiguïté.

UN ACCUEIL INTÉGRAL

Mais les bénévoles-missionnaires ne sont pas là pour faire du prosélytisme : « La Halte, dit Serge, c'est des gens qui rencontrent d'autres gens autour d'une table ou d'un café, c'est aussi simple que ça. Tu as besoin d'un lit ? On va chercher avec toi. Tu veux juste jaser ? Vas-y, j'ai tout mon temps. Tu veux parler de Dieu ? Je te suis... On accueille chacun dans l'intégralité de sa personne, pas en fonction de son bobo. »

« Au bout de quelques semaines, beaucoup de bénévoles-missionnaires font cette belle découverte : entre moi et l'autre, il n'y a pas vraiment de différence », dit Serge. Car au cœur de cette simplicité, il y a une école de la vie qui aide à mettre en pratique le grand commandement de l'amour : aimer son prochain. « Ça veut dire quoi, aimer ? demande le prêtre. Tout part de la manière dont tu regardes l'autre, comment tu l'écoutes. Ce n'est pas ce que tu fais, le café que tu donnes, c'est l'attention que tu portes à l'autre qui compte. »

La gratuité de l'accueil fait des miracles. Je le vois bien avec Genèse. Alors que je l'écoute, un frisson parcourt notre groupe. Karl vient d'entrer dans la Halte. Tatoué partout. Œil de feu, visage dur. Karl toise l'assemblée, puis reconnaît des visages : sourires échangés. Il vient serrer affectueusement Genèse, comme il le ferait avec sa grand-maman. « La première fois qu'il est venu il y a sept ans, me dit Gilles, ma femme m'a dit : "C'est fini, on ne vient plus ici." » Puis de mois en mois, chacun s'est apprivoisé. Karl a créé des liens de confiance avec les missionnaires. « S'il n'est pas trop gelé, il peut s'asseoir dans un coin pour ne pas être seul, se réchauffer, faire une jasette. »

« Pourquoi toi, tu viens ici, comme bénévole ? » Un soir de prière où les missionnaires se ressourçaient, Gilles m'a répondu sans détour : « Car la Halte m'a sauvé. Il y a

quelques années, j'étais au bout du rouleau. Serge Pelletier m'avait proposé de venir voir. À la fin de l'après-midi, je me suis dit : tiens, je suis encore capable de servir des cafés... Alors, peut-être que je peux encore servir à quelque chose dans cette vie ? » Depuis, deux samedis par mois, Gilles ouvre la Halte avec son épouse.

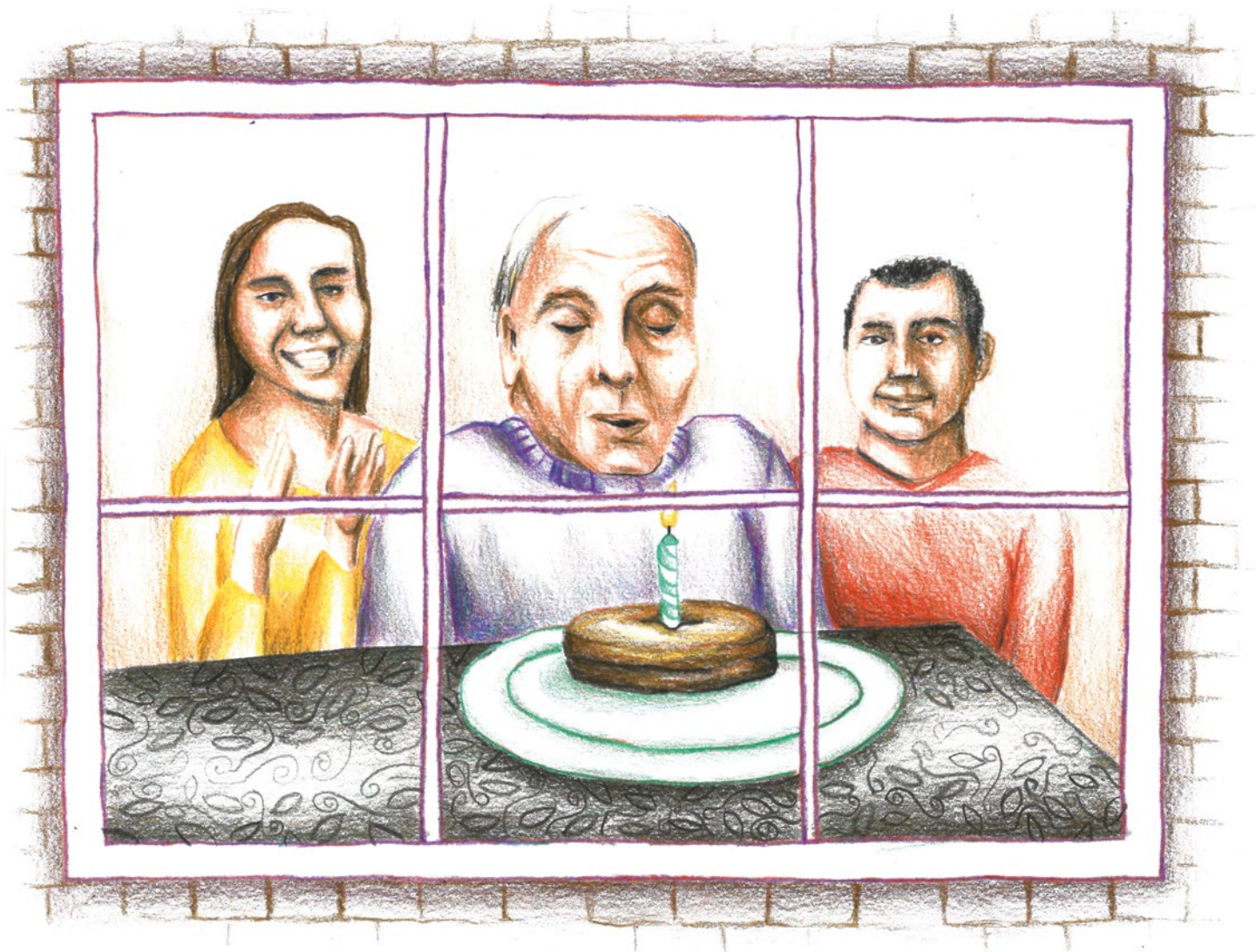
L'ÉVANGILE À FLEUR DE RUE

« Imagine ce que cela signifie, pour quelqu'un de profondément seul, de savoir que tu es attendu quelque part », dit Claudette Nadeau. Imagine ce que tu dois ressentir quand on t'accueille avec ton prénom, en prenant de tes nouvelles. Soudain, tu existes : tu deviens quelqu'un pour quelqu'un. »

Les journées de Claudette, enracinées dans la fréquentation des évangiles, sont tissées de rencontres, d'appels, de l'amitié de tous ces pauvres de bonheur. « Hier, ma voisine, une dame toute chic qui n'a plus que quelques mois devant elle, est venue me demander de l'appeler de temps en temps, pour entendre au moins une fois dans la semaine sonner le téléphone... »

Les deux mains dans l'action, Claudette porte en elle des paroles presque prophétiques : « Nous vivons dans une époque où il devient urgent, comme chrétien, de faire sentir ce qui est humain, dit-elle en évoquant le flot si sombre des nouvelles. On ne peut pas être plus proche de Dieu que quand on prend soin de l'humain autour de soi. Regardez Jésus : à travers lui, Dieu s'est incarné – c'est la fête de Noël ! – pour venir au plus près de l'expérience des hommes et des femmes, et à travers sa vie, *sauver l'humain*. Alors, pourquoi ferions-nous autrement ? »

Si les Haltes Saint-Joseph attirent tant de bénévoles et de visiteurs, c'est sans doute parce qu'elles mettent précisément le doigt sur le déficit d'humanité. « La Halte est



comme la petite lumière de la chaumière du bon Dieu, où l'on sait qu'on va trouver un peu de chaleur, de fraternité», dit Claudette.

UN PROJET SANS PLAN

«Un projet missionnaire, ça marche quand c'est tellement simple que l'Esprit Saint a toute la place pour faire ce qu'il veut», dit Serge Pelletier. Il regarde, émerveillé, Dieu agir dans tous ces lieux, comme il le fait ces jours-ci à Chicoutimi. «Nous, on n'en avait pas de plan! On a ouvert une porte, c'est tout. Au début, je me disais, les gens vont venir parler, on va les saluer, puis bye! Ce sera un accueil de passage. Mais ce n'est pas ça qui est arrivé!

Les gens sont revenus le lendemain, un esprit de famille a surgi, avec toute sa dynamique d'entraide.»

Un de tes plus beaux souvenirs, Serge? «La fois où Benoit tenait dans sa main un Jos Louis surmonté d'une chandelle, pour souligner bien simplement ses 65 ans. On lui avait chanté *Bonne fête*. Ce qu'il a dit nous a soufflés: "C'est la première fois de ma vie qu'on me fête de manière aussi grandiose"... Ça donne la mesure de la détresse qu'on touche à travers la Halte», dit-il en ravalant son émotion.

Heureusement, rappelle Claudette, «il y a toujours la possibilité d'accrocher la vie à un bout de souffrance». ■



PORTRAIT

Pour le temps qu'il reste

Paul Foisy auprès des familles ukrainiennes



Des piles de vêtements, des meubles, des électroménagers, des jouets pour enfants, de la vaisselle, des tableaux. Dans le local du comité Tous pour l'Ukraine, tout y est pour orner le futur appartement des familles réfugiées, afin qu'elles se sentent comme « chez elles » dans cette vie tout autre qui les attend. J'aperçois par la fenêtre de l'entrepôt de Lévis un homme qui dépasse 1,85 mètre, cambré à classer minutieusement les dons reçus.

Sarah-Christine Bourihane
sarah-christine.bourihane@le-verbe.com
Photos de Marion Desjardins



C'est bien Paul, fidèle au poste, tout dévoué à cette cause pour laquelle il se donne à temps plein depuis l'éclatement de la guerre. Il sort deux chaises du bazar et lance spontanément : « J'aurais pu donner 100 \$ pour aider les familles ukrainiennes, mais j'ai senti que je pouvais faire plus. »

En 2015, quand le pape François a demandé aux communautés chrétiennes d'accueillir une famille syrienne, Paul prend l'appel au sérieux et décide d'en « faire plus ». Il fait immédiatement une demande auprès du gouvernement du Canada pour en parrainer une. Déterminé, il attend cinq ans cette famille, coincée avec des millions de réfugiés au Liban. Le 5 octobre 2021, il les récupère enfin à l'aéroport.

Quelques mois plus tard, quand frappe la crise en Ukraine, il sent l'appel et met à profit sa récente expérience. « J'ai toujours voulu lier la vie quotidienne à la dimension religieuse. Pour moi, la prière, ça sert à nous faire passer à l'action. J'ai demandé au Seigneur si c'est ce que je devais faire. Quand je m'embarque dans quelque chose, je ne sais jamais où ça va me

conduire. Dans la réalité, c'est souvent plus que ce à quoi on avait pensé. »

NUL NE CONNAIT NI LE JOUR NI L'HEURE

Les apparences sont trompeuses. Malgré la stature imposante de l'homme, le cœur de Paul est à découvert. Nos échanges sont ponctués de longs silences. Son regard mouillé tendu vers la fenêtre. Sa gorge nouée.

En 2018, l'annonce d'une tumeur cancéreuse à l'estomac enlève à Paul la perspective d'une vieillesse longue et tranquille. Le verdict est brutal. Le chirurgien ne peut pas l'opérer et lui donne au maximum un an à vivre. Les jours de l'homme de 69 ans sont comptés.

« Il n'était pas question de nier ce qui se passait. Je préfère être ouvert sur ces choses plutôt que de ne pas en parler. On a vécu ça à ciel ouvert avec la famille et dans ma communauté. Les six premiers mois, ça a été le branlebas de combat. Revoir le testament, préparer la cérémonie funéraire, acheter le lot au cimetière.

Tu comprends que chacune de ces étapes-là est bizarre, douloureuse... mais l'objectif était de faciliter les choses», confie Paul, la voix enrouée. Il s'interrompt un instant.

«Finalement, la tumeur ne m'emporte pas. Je ne peux pas expliquer le fait que je sois toujours en vie. Je vis comme un miraculé», reprend-il, le visage éclairé par la lumière qui jaillit de la fenêtre de l'entrepôt.

recherches sont peu fructueuses. En attendant une réponse, il met sur pied un comité de citoyens. Une douzaine se rallient à la cause.

Une famille réfugiée en France finit par se manifester. Elle arrivera en juin. Les démarches s'enclenchent rapidement: appartements à trouver, baux à signer, billets d'avion à acheter, papiers à mettre en règle.

espérant revoir leurs maris qui combattent pour sauver l'identité ukrainienne. D'autres ont la chance d'être venues en couple. Parce qu'ils ont une santé chancelante, qu'ils ont plus de trois enfants ou qu'ils ne sont pas Ukrainiens d'origine, certains hommes ont échappé à la conscription.

«Ils avaient tous des métiers dans leur pays. Svitlana était propriétaire d'un magasin de chaussures; elle travaille maintenant au McDonald's. Dentiste, Ahmed arrachait des dents. Maintenant, il coupe des têtes de poulets chez Exceldor. Oleksandr était ingénieur; il fait des matelas chez Matelas Dauphin», explique Paul, admiratif devant leur volonté de surmonter l'épreuve du déracinement, peu importe le contexte.

LA PROVIDENCE À LA RESCousse

Avant de me parler, Paul est allé chez Youliana pour lui apporter des petits plats préparés par une bénévole et prendre de ses nouvelles. Depuis qu'il a pris l'initiative du projet, il s'émerveille de la générosité qui se déploie autour de lui. «Par la grâce de Dieu, tous les jours depuis le mois de mars, les choses tombent à leur place. C'est la tendresse de Dieu qui s'exprime et se manifeste dans ce projet-là.» Paul me donne plusieurs exemples à l'appui.

«Tim travaille sur une chaîne de montage et me dit qu'il a mal au dos. La journée même, un physiothérapeute se présente au local pour me dire que si je connais quelqu'un qui a mal au dos, il peut offrir son aide gratuitement.»

«Pierre est dentiste. Il nous fait un don en ligne et nous écrit qu'il peut offrir gratuitement des soins dentaires aux Ukrainiens. Ça n'a pas pris une semaine avant que l'un d'entre eux ait mal aux dents. Depuis, 10 clients sont

Chaque minute passée gratuitement avec les Ukrainiens, Paul la perçoit comme un temps en extra, offert par Dieu pour poursuivre sa mission.

UN BOUQUET DE FLEURS SUR LA TABLE

Alors que le monde entier est le spectateur d'un drame sans nom, Paul se lance à la recherche d'une famille ukrainienne qui parle le français prête à élire domicile sur la Rive-Sud de Québec. Initialement, les

En pleine nuit, Paul se rend à Montréal pour accueillir la famille à l'aéroport. Il la conduit dans son nouveau logis, à travers ce dépaysement tragique, forcé. En guise de maigre consolation, un appartement entièrement meublé l'attend. Le réfrigérateur est bien rempli, une nappe habille la table couverte d'un bouquet de fleurs et d'une bouteille de vin.

Douze familles atterrissent sur la Rive-Sud de Québec en l'espace de quelques mois. Dans ce groupe, on compte des mères monoparentales





passés le voir. Les vendredis, il ne travaille pas et nous rend des services avec sa remorque. Un professionnel qui attache des courroies pour transporter des meubles, ça me touche. Il n'a pas arrêté depuis qu'il s'implique avec nous.»

Il y a aussi Jean-Pierre, l'homme à tout faire. Donner de l'argent ne lui suffisait pas, il voulait en faire plus. Compétences de plombier, de mécanicien, d'électricien... Deux jours après, Paul le rappelle. Depuis, ils se voient presque tous les jours.

Durant notre entretien, Paul me parle à quelques reprises d'une jeune femme ukrainienne de 14 ans qui s'est tricoté un long manteau blanc, descendant jusqu'aux chevilles. Des heures et des heures de travail. Le fruit de son labeur est pour lui un symbole. Tisser de l'amour dans une communauté, ça prend des efforts et du temps.

«Au lieu d'être assis sur ma chaise et d'attendre que la situation empire, j'ai l'occasion de tisser un manteau d'amour. Ce que tu es parle plus fort que ce que tu dis. L'important, c'est l'être que tu es», me dit Paul avec une assurance bien fondée.

SORTS INCERTAINS

«Hier soir, j'ai eu une discussion avec ma fille, qui est psychoéducatrice dans l'école la plus difficile de la commission scolaire. Je lui demande si les enfants qui ont des problèmes de comportement sont venus au monde avec un caractère comme ça. Elle me répond que c'est parce que les parents sont absents. Cent pour cent des problèmes viennent de là.»

Paul est grand-père depuis peu. Il a le cœur déchiré à imaginer ne pas voir grandir son petit-fils de 5 ans. Il lui

a d'ailleurs laissé une lettre, à ouvrir quand il aura 16 ans. Il lui parle des pièges à éviter, l'encourage à ne pas vivre sa vie pour lui-même et souligne l'importance centrale de la famille.

Devant le scandale d'enfants ukrainiens qui risquent de grandir sans leur père, de petits-enfants éloignés de leurs grands-parents, Paul est ému aux larmes. En un sens, il comprend aussi ce drame de l'intérieur, par sa propre expérience d'une épée de Damoclès qui menace la quiétude de sa vie familiale à tout instant.

Il existe une forme de solidarité et de communion entre tous ceux qui font l'expérience de la fragilité de la condition humaine. Paul tente de la vivre avec les Ukrainiens qu'il accueille, chaque jour qu'il lui reste à vivre. Et il reçoit autant qu'il donne, sinon encore davantage. ■

LA VERTU DES TÉLESCOPES

Simon Lessard

simon.lessard@le-verbe.com

Il y a les enfants qui rêvent de devenir astronautes. Et d'autres, comme moi à l'époque, qui préfèrent explorer le ciel à partir de leur salon.

Tout petit, je me posais déjà bien des questions existentielles, reprenant sans le savoir la question de Blaise Pascal: «Qu'est-ce qu'un homme, dans l'infini?»

L'étonnement devant les mystères de l'univers est sans doute à l'origine de ma vocation philosophique... et de ma passion pour *Star Wars*.

Quand j'ai vu, ces derniers mois, les premières images du télescope James Webb, je me suis étonné de nouveau. Quelle beauté! Comment l'expliquer? Sommes-nous seuls à pouvoir la contempler? Puis m'est revenue cette phrase célèbre de l'astronome américain Carl Sagan: «L'univers est tellement vaste, et nous sommes si petits, que si nous étions seuls, ce serait un beau gâchis d'espace.»

Mais sommes-nous vraiment si petits?

Je suis alors retourné lire Pascal. Pour l'auteur des *Pensées*, puisque nous pouvons multiplier ou diviser indéfiniment une grandeur, un temps ou un nombre, chaque réalité naturelle se trouve comme suspendue entre l'infiniment grand et l'infiniment petit. Tout est une question de regard. Devant l'immensité du cosmos, je me trouve tel «un néant à l'égard de l'infini». Comparé à un électron, je suis comme «un tout à l'égard du néant». L'homme serait donc «un milieu entre rien et

tout [...] également incapable de voir le néant d'où il est tiré, et l'infini où il est englouti».

La première vertu des télescopes est probablement de nous rendre plus humbles devant ce que nous ignorons et ce qui nous dépasse. Pour Aristote, «s'étonner, c'est reconnaître sa propre ignorance». Une ignorance qui stimule la recherche rationnelle et modère nos prétentions à tout savoir. «Deux excès, note Pascal: exclure la raison, n'admettre que la raison.» Le cœur et la foi peuvent nous ouvrir sur un autre Infini.

Avec du recul, je me plais à renverser la perspective de Sagan, me rappelant que la rareté est un indicateur de valeur: si nous étions seuls dans toute cette immensité, ce serait un beau chef-d'œuvre d'esprit. Le vrai gâchis serait de gaspiller l'esprit plus que l'espace. C'est que, toujours selon Pascal, «par l'espace, l'univers me comprend et m'engloutit comme un point, mais par la pensée, je le comprends».

Devant l'immensité et la beauté de l'univers, je m'étonne. Devant l'intelligence de l'homme dans le cosmos, je m'étonne plus encore. «Ce n'est point de l'espace que je dois chercher ma dignité, mais c'est du règlement de ma pensée. Je n'aurai point d'avantage en possédant des terres», mais en contemplant le ciel. Plus nous admirerons la beauté des étoiles, plus nous aurons une vision ajustée de la grandeur et de la place de l'être humain dans le monde. Car bien sûr, «l'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant!» ■



Rédacteur et responsable de l'innovation au *Verbe*, **Simon Lessard** est diplômé en philosophie et théologie. Il aime entrer en dialogue avec les chercheurs de vérité et tirer de la culture occidentale *du neuf et de l'ancien* afin d'interpréter les signes de notre temps.

On n'est pas du monde

Chaque semaine, l'équipe du Verbe médias produit une émission d'une heure diffusée sur Radio VM, à la télévision de Sel + Lumière média, sur YouTube, sur Facebook et Spotify. Ces textes vous donnent un aperçu des chroniques proposées par nos collaborateurs à *On n'est pas du monde*.



Nos politiciens font-ils de la rhétorique ?

Laurence Godin-Tremblay
laurence.godin-tremblay@le-verbe.com

Les politiciens nous mentent et nous trompent, se plaignent. Les gens de gauche traitent Éric Duhaime de sophiste, alors que les gens de droite jugent pareillement Gabriel Nadeau-Dubois. Ces accusations manquent souvent d'objectivité, vous le comprendrez...

Nos politiciens usent certainement, dans tous les cas, de rhétorique. Est-ce toujours mauvais? Pas du tout. D'ailleurs, tout le monde aime les bons orateurs, alors qu'un politicien ennuyant reçoit généralement un mauvais accueil.

Il faut dénoncer la rhétorique seulement quand elle devient de la sophistique, quand les discours se veulent trompeurs. Pour le dire brièvement, la rhétorique, c'est l'art de convaincre. Et s'atteler à convaincre un auditoire, c'est tout à fait légitime, surtout si on le fait au nom du juste, du beau et de l'utile.

Comment le rhéteur convaincra-t-il son auditoire? Aristote identifie trois outils, qu'il qualifie de «preuves»: l'orateur convainc ses auditeurs par son caractère, par les émotions que son discours provoque et par les arguments qu'il utilise.

Enfin, pour l'auditoire, s'informer en politique ne consiste pas seulement à écouter le contenu des idées, mais à réfléchir sur la manière dont les politiciens les présentent quand ils veulent nous convaincre... ■

Le christianisme pragmatique de Nassim Taleb

Jean-Philippe Marceau
jean-philippe.marceau@le-verbe.com

Pourquoi est-ce qu'on raconte des histoires? Selon le financier et essayiste Nassim Taleb, c'est parce que le monde contient trop de faits. Nous devons donc employer des récits pour le simplifier.

Cependant, Taleb explique qu'en conséquence, nos récits ne tiennent pas compte de l'ensemble du réel et nous exposent à des risques. Comme protection, il recommande de se tourner vers des récits testés par le temps, notamment le christianisme.

Parce que ça fait 2500 ans qu'on lit Platon, on peut s'attendre à ce que Platon soit encore lu dans 2500 ans. Il serait cependant déraisonnable de s'attendre à la même chose d'un livre publié il y a un an. Ce serait déjà beau qu'il soit encore lu dans un an.

Parce que le récit chrétien existe depuis 2000 ans, il le voit comme un excellent cadre à la réalité. En contraste, il a très peu confiance dans le récit moderne selon lequel le progrès technique va nous sauver, parce que cette idée n'est répandue que depuis quelques siècles. Il est peu probable qu'elle soit toujours avec nous dans mille ans.

Sans s'aventurer en métaphysique ni en théologie, il reconnaît que, par sa simple survie, le christianisme est un puissant récit sur la réalité, beaucoup plus robuste et riche que tous les autres qui sont sur le marché. ■

DES CHIFFRES ET DES MOTS

+ **65%**
des Canadiens
croient en
l'**EXISTENCE
DE DIEU**
ou d'une puissance
supérieure.

58%
des Canadiens affirment
avoir déjà eu
une expérience de la
**PRÉSENCE
DE DIEU.**

36% des Canadiens
déclarent
PRIER
plus d'une fois par mois.

Sources : Institut Angus Reid ; Cardus.

LA RÉDAC RECOMMANDE

Des religieuses qui apprennent l'art du combat et le maniement des armes pour protéger la société des forces du mal, c'est ce que met en scène *Sœurs d'armes* (v.o.a. *Warrior Nun*), une série Netflix dont la deuxième saison a été diffusée l'automne

dernier. Inspirée de la bande dessinée américaine *Warrior Nun Areala*, la série nous plonge dans un



univers fantastique, à mi-chemin entre la science-fiction et l'imaginaire catholique. N'innovant en rien sur le plan artistique, elle a néanmoins le mérite de mettre en scène plusieurs thèmes qui portent à la réflexion, notamment celui de la relation entre la foi

et la science, en plus de présenter positivement l'Église et son rôle dans le salut du monde!

QUESTIONS D'ACTUALITÉ

QUESTIONS D'ACTUALITÉ ?



Jean-Philippe Trottier et Simon Lessard

**La croissance
personnelle
mène-t-elle
au bonheur ?**

LeVerbe
médiun

Deux fois par mois, l'équipe de la rédaction du *Verbe* jette un regard philosophique et théologique sur l'actualité au micro de Jean-Philippe Trottier.

Suivez-nous sur Radio VM, Facebook, Twitter et YouTube.



Le Verbe témoigne de l'espérance chrétienne dans l'espace médiatique en conjuguant foi catholique et culture contemporaine.

Sans publicité, Le Verbe médias est financé par les dons de son auditoire. Nous remettons automatiquement un reçu de charité pour tout don de 100 \$ et plus ou sur demande pour tout autre montant. Visitez le-verbe.com pour contribuer ou vous abonner gratuitement et recevoir 6 numéros de 20 pages par année et 2 numéros spéciaux de 116 pages en prime.

CONSEIL DE RÉDACTION

Ariane Beauféray, Brigitte Bédard, Benjamin Boivin, Sophie Bouchard, Sarah-Christine Bourihane, Noémie Brassard, Maxime Huot-Couture, James Langlois, Valérie Laflamme-Caron, Simon Lessard et Antoine Malenfant.

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Gabrielle Bélanger, Sophie Bouchard, Denis Saint-Maurice, prêtre, et Catherine Sugère.

DIRECTRICE GÉNÉRALE

Sophie Bouchard

RÉDACTEUR EN CHEF

Antoine Malenfant

RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT

James Langlois

SECRÉTAIRE DE RÉDACTION

Benjamin Boivin

RESPONSABLE DE L'INNOVATION

Simon Lessard

JOURNALISTES

Brigitte Bédard
et Sarah-Christine Bourihane

GRAPHISTES

Émilie Dubern
et Marie-Pier LaRose

ABONNEMENTS ET SECRÉTARIAT

Magdalie Nadeau

RÉVISEURS

Robert Charbonneau
et Florence Malenfant

AUDIOVISUEL ET MONTAGE

Marc-Antoine Beaudette

RESPONSABLE DU FINANCEMENT

Jean-David Tremblay

Les illustrations des pages 3, 4 et 20 sont de Marie-Hélène Bochud.

Photo de couverture:
Marion Desjardins

Le Verbe est imprimé chez Imprimerie HNL et est distribué par À l'Affiche 2000 inc. et Diffumag.

Port payé à Montréal, imprimé au Canada.

Dépôts légaux:
Bibliothèque et Archives Canada;
Bibliothèque et Archives nationales du Québec.
ISSN 2371-4670 (imprimé)
ISSN 2371-4689 (en ligne)

Cette revue utilise la nouvelle orthographe.

Financé par le gouvernement du Canada



2470, rue Triquet, Québec

(Québec) G1W 1E2

Tél.: 418 908-3438 • info@le-verbe.com
www.le-verbe.com

Les réseaux sociaux vous rendent fou?



Retrouvez l'équilibre avec notre infolettre.

ABONNEZ-VOUS MAINTENANT.

le-verbe.com/infolettre



FAITES LE LIEN



RELIEZ FOI ET CULTURE.

Contribuez à notre campagne majeure.

LeVerbe
médias